CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR

LA PREMIÈRE ENFANCE.



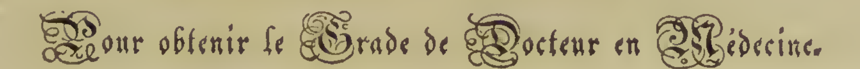
PRESENTEE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, *LE* 10 *MAI* 1837 ;

Par Antonin Bert,

Né à Jau, (GIRONDE) ;

Bachelier ès lettres, ex-Vice-Président de la Société d'Émulation d'histoire naturelle de Bordeaux, Membre titulaire de la Société Médico-Chirurgicale de Montpellier, Membre correspondant du Cercle Médical, etc.



Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
(VIRGIL., *Ecl. IV.*)



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE VEUVE RICARD, NÉE GRAND, PLACE D'ENCIVADE, 3.

1837.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Vous qui n'avez cessé de me combler de bontés, je suis heureux aujourd'hui de pouvoir vous offrir un témoignage public de ma vive reconnaissance. Oh! croyez que je le serai doublement, si les soins de la tendresse filiale et les ressources d'un art que je dois à vos bienfaits peuvent servir à prolonger vos jours.

A MON FRÈRE J.-L. BERT,

Élève en Pharmacie à Bordeaux.

Amitié sincère.

A MONSIEUR VERGUIN,

Professeur de belles-lettres, à Bordeaux.

Estime et reconnaissance.

A. BERT.

INTRODUCTION.

L'homme tout entier, quels que soient son âge et sa position, mérite de fixer l'attention du médecin; mais si, dans la courte durée de sa vie, il existe une période qui réclame d'une manière particulière les bienfaits de son art, n'est-ce pas celle qu'on a désignée sous le nom de première enfance? Avant que sa faible raison se soit développée, que de titres n'a-t-il pas à notre sollicitude cet être que le défaut de parole a doté du nom d'enfant (1)? C'est à nous à suppléer aux moyens qui lui manquent pour se maintenir dans le sentier de la vie qui s'ouvre devant lui, et, pour cela, ne devons-nous pas l'entourer de nos soins et éloigner de sa frêle existence tout ce qui tend à la compromettre? Alors que sa jeune mère, que la souffrance accable, se ranime à ses premiers vagissements, et presse contre son cœur maternel ce tendre gage de son affection; alors qu'appelés au secours de la nature, nous unissons les ressources puissantes de notre art à ses forces épuisées, avec quelle joie ne devons-nous pas aussi accueillir le premier cri de douleur qui devient le garant de son existence.

La circulation une fois établie et la digestion devenue nécessaire, puisque les matériaux nutritifs n'arrivent pas comme auparavant sanguifiés,

(1) De *in*, et de *fari*.

bientôt la circulation s'accomplit d'une manière régulière, et en même temps que d'autres phénomènes importants président à l'établissement de ces fonctions, les bronches, les poumons augmentent de capacité, le canal veineux, le canal artériel, les artères ombilicales s'oblitèrent, ainsi que le trou de Botal, et enfin les sécrétions excrémentitielles ne tardent pas à se mettre en rapport avec l'activité de la nutrition.

C'est dès après la naissance, au moment où ces diverses modifications s'opèrent d'une manière plus ou moins régulière chez le nouveau-né, que nous allons porter sur lui notre attention. Comme le sujet ainsi conçu me paraît trop vaste pour être embrassé d'un seul regard, et la nature de mon travail trop limitée pour me permettre tous les développements qu'il pourrait réclamer, après l'avoir divisé en deux parties, je me bornerai, dans la première, à signaler d'une manière générale les phénomènes physiologiques les plus sensibles qui se rattachent aux organes sensitifs externes étudiés depuis la naissance jusqu'au moment où les facultés intellectuelles et morales commencent à acquérir du développement.

Dans la seconde partie, je tracerai l'esquisse rapide des principales affections du tube digestif particulières au jeune âge, que je considérerai comme causes de ces convulsions symptomatiques de l'enfance, sur lesquelles je me propose aussi d'arrêter quelque temps mon attention.

Puissent les efforts de ma jeune expérience présenter d'une manière convenable ces réflexions que m'ont inspirées la lecture des auteurs et les leçons savantes de mes Professeurs, et concourir ainsi à mériter la bienveillance de ces derniers en ce jour solennel où ils seront appelés à juger mon dernier acte probatoire !



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR

LA PREMIÈRE ENFANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

DU NOUVEAU-NÉ, ÉTUDIÉ DANS SES PREMIERS RAPPORTS AVEC LE MONDE EXTÉRIEUR.

EN jetant un regard sur les divers organes de l'enfant alors qu'il abandonne son premier milieu pour jouir de sa vie extérieure, on a lieu d'être étonné du volume considérable que présente la tête comparée aux autres parties du corps. Ne semblerait-il pas d'abord que la nature, ayant voulu placer là le principe des actions que le nouvel être doit réaliser, a disposé cet organe de manière à le rendre apte à acquérir de bonne heure les premiers éléments des idées qui lui manquent? Destiné à être impressionné dès sa naissance par l'immense quantité des corps qui l'environnent, l'enfant a bien reçu en

partage des instruments capables d'aller au-devant de ces impressions ; mais, au préalable, il faut qu'ils soient régularisés dans leur exercice par une espèce d'éducation. Buffon l'a dit : les sens sont des instruments dont il faut apprendre à se servir. A l'aspect du volume de l'encéphale, il ne faut donc pas conclure qu'il ne manque rien à cet organe pour que le développement de l'intelligence s'opère; et comme toute idée suppose une ou plusieurs sensations préalables, l'état du centre nerveux, à cette époque, paraît peu propre à les favoriser, car la pulpe cérébrale molle et rougeâtre, comparée par les anatomistes à une bouillie épaisse, ne peut guère permettre au nouveau-né de recevoir par son intermédiaire des impressions solides durant les premiers jours de sa vie extérieure.

Cette opinion, que l'observation et le raisonnement démontrent tous les jours, fut soutenue par Gall; Cabanis, Richerand et une foule de physiologistes plus modernes la partagent encore. Ainsi les membres délicats de l'enfant, mis en contact avec l'air extérieur, alors qu'il abandonne son milieu chaud pour passer dans une température plus basse, peuvent bien être impressionnés d'une manière pénible : cela se conçoit ; mais le cerveau réagira-t-il contre ces impressions douloureuses? Je ne le pense pas ; je ne crois pas non plus que ces premiers vagissements qui sont pour nous les signes certains de son existence, ainsi que les mouvements musculaires partiels auxquels il se livre, puissent être considérés comme résultant d'impressions perçues par le cerveau : ce qu'il ressent n'est autre chose qu'une sensation toute corporelle ; ce n'est que plus tard, comme on l'a dit, que les sensations arrivent jusqu'à son âme. L'intelligence n'étant pas développée, les sens, qui sont les instruments qu'elle emploie à la connaissance du monde extérieur, sont alors condamnés à une passivité presque absolue ; ils reçoivent les impressions telles qu'elles se présentent, et ne peuvent être portés à en chercher de nouvelles que lorsqu'ils en auront déjà reçu passivement un certain nombre.

Ce n'est qu'à cette condition que l'on conçoit la possibilité du rapprochement des idées par la comparaison; ce ne serait aussi qu'après

cet acte purement intellectuel que l'enfant agirait, s'il n'avait pas en lui une faculté pour suppléer au degré d'intelligence qui lui manque.

Il suffit d'analyser impartialement les divers actes que réalise le nouveau-né, pour reconnaître que la raison et l'intelligence, qui ont coutume de guider l'homme, ne sont pas, à son entrée dans la vie, les mobiles de ses actions. Comment pourraient-ils l'être? S'il est vrai que ces deux facultés ont des rapports si intimes avec l'organe encéphalique que celui-ci ne puisse être lésé sans qu'elles en soient plus ou moins affaiblies ou même interrompues; si le défaut de développement de cet organe important, les maladies qui l'affectent sont capables de troubler, de suspendre même ses fonctions dans l'âge adulte, on concevra que, dans l'enfance, son état de ramollissement, pour être naturel, n'en est pas moins un obstacle interposé entre l'âme et les objets extérieurs impressionnant les sens: voilà pourquoi, sans doute, ceux-ci sont passifs durant les premiers jours qui suivent la naissance.

Toutes les fonctions ne sont pas soumises à l'empire du cerveau, et cette division de la vie générale, qui est toujours une, en vie organique et en vie animale, adoptée par l'immortel Bichat, ne me paraît nullement chimérique; outre qu'elle sert à jeter un grand jour sur l'étude du système nerveux en général, elle rend aussi plus facile l'explication physiologique de certains phénomènes qui, différant entre eux par l'intermittence ou la continuité de leur action, ne peuvent être rapportés à la même cause; il en est cependant qui confondent le système ganglionaire et l'axe cérébro-spinal, en soutenant qu'ils président aux mêmes fonctions; les anastomoses qui existent entre eux semblent légitimer cette opinion. Mais si, le scalpel à la main, l'anatomiste le plus habile ne peut parvenir à assigner les limites de leur influence particulière sur les divers organes, je crois que le physiologiste peut, à l'aide de l'observation et du raisonnement, conclure à l'existence des limites qui les séparent; en effet, sans invoquer ici toutes les raisons alléguées par Bichat, si toutes les fonctions étaient sous la dépendance du cerveau, verrions-nous les unes, comme la respiration, la circulation, les diverses sécré-

tions établies dès la naissance, n'éprouver que peu de changement durant les autres périodes de la vie ? tandis qu'il en est d'autres, comme le regard, le toucher, etc., qui, commençant plusieurs jours après la naissance, prennent une activité toujours croissante, et voient sans cesse leur exercice régularisé par l'éducation.

Dans l'homme, il est donc deux ordres d'actions principales : les unes, indépendantes du système nerveux cérébral, sont involontaires : ce sont celles qu'exécute d'abord l'enfant au début de l'existence ; les autres paraissent avoir leur siége dans le cerveau, et sont volontaires. Nous pouvons, à notre gré, les modifier, les suspendre. Ces dernières ne sont le partage que de l'être intelligent et raisonnable, de celui qui peut avoir une volition : ainsi, d'un côté, activité ; de l'autre, passivité. Lorsque les corps environnants impressionnent pour la première fois le nouveau-né ; lorsque les rayons lumineux viennent frapper l'organe de sa vue, il y a bien passivité de la part de ces organes, quoiqu'ils soient soumis au cerveau ; mais ici cette passivité, qui du reste n'est que temporaire, s'explique par l'état de l'organe que nous avons déjà dit inapte à percevoir, à cause de son peu de densité. Ainsi, il est incontestable que le tact et la vision existent chez le nouveau-né ; que les objets agissent sur ses organes ; mais ceux-ci ne sortent pas pour cela de leur sphère de passivité : ce n'est que plus tard, comme nous le verrons, que le cerveau sera propre à la perception ; que les sens, après un grand nombre d'impressions reçues de cette manière, seront enfin portés à en chercher de nouvelles. Dès ce moment, le regard et le toucher manifesteront cette activité, en s'ajoutant à la vision et au tact.

Maintenant, d'après ce qui précède, on me demandera peut-être pourquoi l'enfant qui vient de naître tend ses bras vers le sein qui le nourrit, le réclame par ses cris, fait le vide dans sa bouche, met en jeu les muscles de la déglutition, et réalise, en un mot, une foule d'actions conformes à ses besoins, à une époque où la raison ni l'intelligence ne peuvent lui servir de guide, par la raison toute simple qu'il ne les a pas encore en partage. Alors ne pourrai-je pas dire, avec Richerand, Virey et plusieurs physiologistes, que, dans ce moment,

si l'enfant agit, il agit sous l'influence de ce stimulus appelé *instinct*, qui porte l'être qui en est doué à des actions involontaires et spontanées, toujours dans le but de sa propre conservation? Cette faculté, que d'autres appelleront un degré de l'intelligence, me paraît suppléer, chez l'enfant, à l'intelligence qui n'est pas encore développée; et chez les animaux inférieurs, au contraire, elle paraît la remplacer.

Cette loi générale de l'organisation bien constatée serait-elle l'apanage exclusif de l'animalité, ou serait-ce d'après elle que le végétal se projette vers la lumière et dirige ses racines vers les lieux où l'humidité est la plus grande pour y puiser les matériaux de sa nutrition? Je crois que c'est à la même loi que nous le voyons obéir; et la seule différence sensible qui sépare, par rapport à elle, l'enfant des animaux et des plantes, c'est que, dans ces derniers, elle persiste jusqu'au terme de l'existence, tandis que, chez le premier, elle semble suppléer à d'autres facultés que l'âge développera plus tard, et attendre le moment de leur première apparition pour leur céder aussitôt son rôle.

Ne soyons pas étonnés de voir le même phénomène se reproduire avec des circonstances analogues chez ces deux règnes de la nature, car, à certaines époques de la vie, leur organisation intime n'est pas aussi différente qu'elle le semblerait au premier coup d'œil. Si le végétal, fixé au sol qui l'a vu naître, est condamné à subir, sans changer de place, les diverses modifications qui constituent ses âges, l'enfant, les animaux, ne sont-ils pas, comme l'a judicieusement fait observer M. le professeur Ribes, attachés à la mère qui les nourrit? Et cette vie de relation, qui doit les mettre plus tard en rapport avec l'univers, étant alors à son minimum de développement, ils ne jouissent, eux aussi, que d'une vie purement végétative, qui est encore parfaitement en harmonie avec leurs besoins actuels les plus pressants. Ce n'est que lorsque ces besoins exigent plus d'activité chez le nouvel être, que celui-ci voit arriver au secours de la vie organique qui lui a suffi jusqu'alors, une vie de relation, qui devient ainsi un des signes caractéristiques de l'animalité.

Pourquoi l'homme intelligent et raisonnable paraît-il privé d'ins-

tinct? C'est, sans doute, parce que ses facultés, enrichies par l'expérience, font taire et compriment, en la rendant inutile, cette voix du corps, première interprète de nos besoins. A mesure que l'intelligence se perfectionne, l'instinct diminue et finit bientôt par disparaître faute d'être employé, comme nous voyons quelquefois un art utile être oublié en faveur d'un talent agréable par une jeunesse inconstante. On a dit que les animaux qui, plus heureux que nous, conservent l'instinct, sont étrangers aux excès qui hâtent notre fin. L'homme, au contraire, voit rarement les portes du tombeau ne s'ouvrir pour lui qu'au terme fixé par la nature, parce que, trop souvent peu satisfait de contenter ses besoins de répondre à l'appel de l'instinct, il en dépasse les bornes, et tombe dans l'excès. L'enfant lui-même se révolte quelquefois contre l'instinct; mais ce n'est que lorsque son intelligence commence à prendre l'essor, à mesure que ses sens, organes de la vie de relation, augmentent la somme de ses connaissances et étendent le cercle de ses sensations en le mettant en rapport avec les objets qui composent son nouveau milieu; ce n'est qu'alors, en effet, que ce premier guide moins écouté, de petits excès signalent déjà son insubordination. D'abord, comme le reste des animaux, dont il ne devient le roi qu'à une époque plus avancée de sa vie, il satisfait ses besoins de nourriture et de sommeil, recherche le plaisir ou repousse la douleur. L'homme, pourvu qu'il jouisse, la souffrance n'est rien, et ce n'est que par elle qu'il achète souvent ses jouissances fugitives.

Les animaux se purgent dans les champs avec certains végétaux que l'instinct leur fait découvrir; et, s'il faut en croire l'histoire de la médecine, il est plusieurs remèdes, des opérations chirurgicales dont on leur est redevable, ou plutôt à l'instinct, qui ne les abandonne jamais.

Après avoir cherché à démontrer que, dans les premiers jours de l'enfance, l'homme est incapable de percevoir les impressions extérieures, et à plus forte raison de réagir contre elles, j'ai dû nécessairement rapporter, à un principe autre que le cerveau ou l'intelligence, les actions qu'il réalise. En proclamant l'instinct, je dois me demander quel est son siége et quelle est son essence? L'exercice des fonctions

nutritives pourrait faire croire, ainsi que quelques physiologistes l'ont supposé, qu'il aurait son siége dans le système ganglionaire : comme il n'y a rien de positif, et que la médecine a coutume d'exclure de son domaine tout ce qui est trop absolu, en attendant que de nouvelles lumières soient répandues sur ce sujet, j'admettrai l'instinct pour expliquer des actions indépendantes du cerveau, de la même manière que le spiritualiste, conséquent avec ses principes, admet un être psychologique, l'âme, pour se rendre raison des phénomènes que la chimie et la physique ne peuvent lui expliquer.

Il me reste encore à considérer l'enfant au moment où son système nerveux cérébral, devenu apte non-seulement à percevoir les impressions extérieures, mais à les rapprocher, à les éloigner à son gré, commence à commander aux sens et à provoquer leur activité.

Ce n'est que vers la cinquième ou la sixième semaine que quelques organes de la vie de relation commencent à sortir de leur repos pour exercer leurs fonctions respectives; c'est alors que les sens commencent à jouir de leur activité propre : le tact, la vision se transforment en toucher et en regard ; ce n'est qu'à cette époque qu'apparaît le premier rayon d'intelligence. Bientôt l'enfant répond par son sourire au sourire maternel ; il est sensible aux caresses qu'on lui prodigue, et les sentiments d'amitié et de reconnaissance semblent éclore en lui; ses cris sont aussi accompagnés de larmes. Quant à cette dernière circonstance, elle ne prouverait pas, isolée des autres, que l'intelligence du jeune être se développe; car, quoique la majorité des auteurs prétende n'avoir jamais observé leur sécrétion au moment de la naissance, alors que l'enfant pousse des cris, M. Eugène Delmas a pu constater et faire remarquer leur présence à quelques-uns des élèves qui suivaient sa clinique d'accouchements. Ce qui semblerait prouver que cette sécrétion, quelquefois locale et involontaire, n'est pas toujours l'expression vraie des sensations perçues par le centre cérébral.

C'est alors encore que l'œil, devenu plus sensible à la lumière, semble la chercher et la suivre ; étranger à tous les objets qui l'environnent, l'enfant cherche à les connaître, et à se familiariser

ainsi avec son nouveau milieu ; ses sens externes, naguère passifs, avides maintenant d'impressions nouvelles, acquièrent sans cesse, par l'exercice, une activité croissante : c'est cette activité qui donne naissance à ses facultés intellectuelles, tout en régularisant le jeu des organes qui ne sont que sensitifs. Ces derniers ainsi employés par l'intelligence à la connaissance des corps, dès que les impressions sont recueillies par eux, elles sont aussitôt transmises au cerveau qui les confie à la mémoire. Malgré le travail intellectuel qu'exige la connaissance des objets, et plus tard celle des mots conventionnels qui servent à les exprimer, l'enfant ne se lasse jamais ; doué au suprême degré du talent d'imitation, il apprend facilement, mais sa mémoire infidèle, faute d'être corroborée par le raisonnement, laisse facilement échapper les premières impressions, à mesure que de nouvelles idées viennent s'ajouter à la somme de ses connaissances.

L'organe des sens qui paraît jouer le plus grand rôle, c'est le tact. Voyez l'enfant porter la main sur tous les objets qu'on lui présente, les saisir avec toute sa force pour mieux les apprécier : c'est le besoin de connaître qui le porte sans cesse à agir, besoin aveugle que la raison n'a pas encore éclairé; car la main débile du petit être saisit, avec le même empressement, l'objet qui doit réveiller sa douleur, et celui qui doit faire naître en lui une sensation agréable. Si nous le voyons aussi fréquemment porter à la bouche les corps qu'il saisit, c'est peut-être moins pour exercer l'organe du goût, que pour calmer des douleurs qui résultent assez souvent du travail de la première dentition.

C'est encore ce besoin de connaître qui, le portant sans cesse à se rapprocher des corps qui l'environnent, donne naissance à la locomotion générale. Les obstacles qui s'opposaient à la station ont à peine disparu, que sa tendre mère, attentive à prévenir la moindre chute, le voit prendre et soutenir l'attitude qui caractérise son espèce.

Je pourrais ici invoquer les diverses preuves qu'on a données pour prouver que, d'après son organisation, la station bipède lui est naturelle; je pourrais aussi traiter des goûts et des penchants divers, toujours en harmonie avec les besoins individuels, qu'on remarque

chez le nouveau-né, selon qu'il appartient à un sexe ou à l'autre ; mais comme ces détails étendraient trop mon sujet, je me bornerai, pour terminer cette première partie, à signaler seulement les différences les plus frappantes que le milieu imprime au moral comme au physique de l'enfant. Pour s'en faire une idée, il suffit de mettre en parallèle la hardiesse et l'enjouement de celui qui a vu le jour au sein d'une grande ville, avec la timidité et la sorte de tristesse qui est si souvent le partage du malheureux orphelin qui, relégué au milieu des champs, n'a même pas un sourire à imiter. Chez l'un, nous voyons les facultés intellectuelles se développer et grandir de bonne heure sous l'influence de la variété de ses sensations; chez l'autre, au contraire, elles restent stationnaires faute d'aliments propres à leur donner naissance. Tellement est grande l'influence du milieu sur un être qui s'instruit surtout par imitation.

De même que la plante qui est soustraite aux rayons vivifiants de l'astre du jour, languit et se décolore, et finit bientôt par s'étioler loin de cette lumière qui entretient sa fraîcheur et son existence, aussi le jeune enfant qu'on retire du sein de la société pour laquelle il est destiné, et au milieu de laquelle il devait puiser ses premières idées, condamné à une monotonie insipide, sera doté d'une intelligence étroite, et son existence sera flétrie comme celle du végétal, car son soleil à lui c'est la société.

SECONDE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS PATHOLOGIQUES.

Si le nouveau-né est encore étranger à ces maladies que la fougue des passions développe chez l'homme adulte, il n'est pas moins pour cela exposé à une foule d'états morbides qui viennent l'assaillir à son entrée dans la vie. Je ne parle pas de ces enfants du crime et de la débauche, qui, relégués dans un asile ouvert par la pitié, sont condamnés à y souffrir des maux que leur ont légués des parents!...

Je laisse à des plumes plus exercées le soin de présenter le tableau effrayant de leur misère. Pour moi, je préfère les considérer alors qu'entourés des soins maternels les plus touchants, ils ne sont atteints d'aucune de ces maladies héréditaires ou congéniales qui abrègent si souvent l'existence.

Ceux qui naissent ainsi sous d'heureux auspices sont encore loin d'être exempts de douleurs : ils souffrent, et leur premier pas dans la vie est encore si incertain, qu'il est difficile d'abord de dire s'ils doivent y persister, ou s'ils sont condamnés à laisser ce globe où ils n'ont fait qu'apparaître. Plus cette apparition est problématique, plus le médecin doit redoubler de zèle pour la résoudre d'une manière favorable Les premiers secours de son art sont pour la mère ; mais une fois que le danger qui la menaçait s'est éloigné, c'est l'enfant qui doit attirer toute son attention, et c'est surtout à l'hygiène qu'il devra ensuite emprunter les règles qui peuvent le maintenir dans le sentier de la vie. N'ayant pas encore en lui les moyens de nous manifester clairement sa douleur, de la localiser, les notions que nous obtenons par ses cris sur les causes si variées de sa souffrance sont, le plus souvent, trop obscures pour en induire une indication efficace.

Avant que cet être débile, que le travail de l'enfantement a mis aux portes du tombeau, ait repris assez de force pour nous manifester ce qu'on a appelé, avec raison, *sa douleur de vivre*, il s'écoule un certain temps ; et ce n'est ordinairement qu'après douze ou quinze heures qu'il manifeste le désir de prendre de la nourriture. C'est surtout la nutrition qu'il faut surveiller chez lui, car c'est elle qui développe, sur les organes qui en sont le siége, les principales et les plus fréquentes maladies de l'enfance. Comme son estomac n'est pas encore accoutumé à supporter le travail de la digestion, il lui faut une substance qui soit en harmonie avec la faiblesse de ses organes digestifs, et aucune, sans doute, ne pouvait mieux remplir ce but que le lait : la nature complaisante, qui a eu le soin d'en pourvoir la mère, était bien loin de supposer qu'elle fût assez oublieuse de ses devoirs les plus doux, pour lui refuser ce premier aliment. Si l'éducation, la mollesse des villes et des préjugés absurdes

n'avaient pas anéanti le pouvoir de l'instinct, nous ne verrions pas des mères dénaturées confier en des mains étrangères le tendre fruit de leurs amours; car, sous le chaume où l'instinct règne encore, parce que la fortune n'y a pas répandu les faveurs qui le corrompent, les enfants sont nourris au sein maternel, et leur santé est bien moins souvent compromise. Je ne prétends pas exiger qu'une mère remplisse ce devoir au prix de sa santé; si j'ai persisté sur ce point, ce n'est que pour qu'on ne se décide à choisir une nourrice que lorsqu'on aura la certitude que cette manière d'agir ne sera funeste ni pour l'un ni pour l'autre. On connaît assez l'intensité de la fièvre de lait dans quelques cas et les accidents qui peuvent en être la conséquence; on sait aussi que, si l'enfant n'a pu se débarrasser naturellement du méconium, la nature du lait offre alors un puissant moyen pour l'évacuer, soit qu'il agisse comme laxatif, ou qu'il ne fasse que délayer ces matières épaisses et verdâtres qui obstruent le tube intestinal. Que de fois on a vu des enfants, pleins de vie au moment de la naissance, succomber peu de jours après victimes de ce défaut de précaution, bien coupable pour une mère! Il n'y a pas long-temps encore qu'on a soumis à mon observation un enfant qui, arrivé au troisième jour de sa naissance, présentait tous les symptômes de cette affection. Aucune évacuation alvine n'avait eu lieu, le ventre était ballonné et douloureux autant qu'on pouvait en juger par les cris à peine perceptibles que poussait le petit malade dès qu'on y exerçait la plus légère pression : les demi-bains, les quarts de lavements, les fomentations émollientes sur le ventre, tout fut inutile; il succomba : peut-être l'aurait-on conservé si, à la place du lait que la mère ne pouvait lui donner, on lui avait fait prendre à temps un léger laxatif ou un purgatif doux, de la manne, du sirop de pêcher, etc., comme cela se pratique lors même que, malgré l'ingestion du lait, le méconium tarde trop à être expulsé.

On a remarqué de tout temps que presque toutes les maladies de l'enfance étaient accompagnées de symptômes nerveux, et voilà pourquoi Stahl et son école, accoutumés déjà à admettre pour chaque âge une prédominance d'organes, accordent cette suprématie au cer-

veau dans l'enfance. Peut-être est-ce aussi le volume remarquable qu'il présente à cette époque qui les a portés à défendre cette opinion, que Baumes, De Hallé, Ranque, Capuron, et surtout Broussais, ont combattu avec les armes de l'observation raisonnée. Que les enfants qui présentent une tête volumineuse y soient plus disposés que les autres au moment de la première dentition, comme l'observe Mauriceau (1); que la faiblesse, la débilité, jointes à l'extrême sensibilité de cet organe, soient autant de causes prédisposantes, avec eux je suis porté à les regarder comme telles; mais pour cela je n'ai pas besoin d'accorder à cet organe une prédominance qu'il n'a probablement pas. En partant de ce principe, admis par Van-Helmont, Baglivi, Baumes, Broussais, qu'un organe est d'autant plus exposé aux maladies que son exercice est plus soutenu, on arrive à conclure que presque toutes les maladies de l'enfance ont leur siége dans le tube digestif. Comme tous les organes sont liés entre eux par un lien sympathique, et que si l'un d'eux est lésé les autres en souffrent, en admettant aussi avec eux la prédominance des organes qui constituent, suivant l'heureuse expression de M. le professeur Ribes, cette vie abdominale de la première enfance, je ne l'admettrai pas d'une manière absolue à l'exclusion du cerveau, qui joue souvent aussi un rôle important dans ces circonstances. On conçoit, en effet, que si quelque organe devait occuper la seconde place après l'appareil nutritif, c'est certainement au cerveau à qui on devrait l'accorder : son activité, et par conséquent son aptitude à contracter des maladies, manifestent assez les liens sympathiques qui l'unissent aux organes digestifs. Ce sera donc, comme nous le verrons plus tard, d'abord sur ceux-ci que le médecin devra fixer son attention lorsqu'il sera appelé à donner des soins à la première enfance, et puis ensuite tenir compte des symptômes cérébraux qui les accompagnent.

Les maladies de cette espèce qui font périr un si grand nombre d'enfants sont très-nombreuses; mais les plus fréquentes et celles qui

---

(1) Aphoris.

sont suivies ordinairement d'accidents graves, ce sont surtout les inflammations de la muqueuse gastro-intestinale, les affections vermineuses et la présence de matières fécales ou gazeuses dans le tube intestinal ; quant aux causes de ces affections, on les trouve dans le défaut, l'excès et la mauvaise qualité des aliments, ou bien dans des altérations particulières du tube digestif.

L'observation confirme tous les jours cette vérité, proclamée par les anciens, que les enfants qui n'ont pu être nourris par le lait ou qui ont été trop de bonne heure privés de cette alimentation, sont beaucoup plus sujets aux affections que j'ai énumérées, et sont aussi plus exposés au rachitisme, aux difformités de toute espèce. Raulin, Des Essarts, Billard, et tous les médecins qui se sont occupés de la pathogénie de l'enfance, sont d'accord sur ce point, et ils attribuent à la même cause les accidents nombreux qui précèdent ou accompagnent la première dentition,

Les limites de mon travail ne me permettant pas de traiter chacune de ces maladies en particulier, je me borne à signaler leur influence sur le cerveau, en consacrant toutefois quelques pages aux convulsions qui en sont si souvent la suite fâcheuse.

CONVULSIONS.

Les convulsions de la première enfance constituent une maladie ou plutôt une série de symptômes dont l'intensité et la fréquence surtout, funestes au jeune âge, ont attiré l'attention des médecins de toutes les époques. Les Grecs la désignaient par le nom de spasme (σπασμος), qu'ils avaient coutume d'appliquer, dans le sens le plus général, à une perversion quelconque des mouvements naturels ; maintenant qu'on a restreint la signification de ce mot à sa juste portée, nous entendrons, avec le plus grand nombre des auteurs, par convulsions, des mouvements alternatifs et involontaires de contraction ou de relâchement des muscles soumis à la volonté.

C'est sous ce dernier point de vue, et en nous bornant à ne les considérer que comme symptomatiques d'une lésion de nutrition,

que nous allons étudier successivement les convulsions dans leurs principales causes, leurs symptômes particuliers, leur diagnostic, leur pronostic et leur traitement.

Causes. — En refusant d'établir d'une manière absolue la prédominance du cerveau, avec l'école de Stahl, je n'ai pas eu non plus l'intention de regarder, avec Broussais, les maladies des organes digestifs comme la seule cause des convulsions; ces liens sympathiques qui unissent l'estomac au cerveau sont trop manifestes pour refuser à ce dernier sa participation dans les affections du premier. Ainsi, sans nier les autres causes qui produisent la maladie qui nous occupe, et qu'il serait trop long de rechercher, il ne sera question ici, comme je l'ai déjà dit, que des convulsions qui sont la conséquence immédiate des maladies du tube digestif que nous avons énumérées, maladies qui, réagissant ensuite sur le cerveau, provoquent les désordres nerveux dont il s'agit.

Les convulsions reconnaissant, comme la plupart des autres maladies, des causes prédisposantes et des causes efficientes; au nombre des premières, nous pouvons ranger, avec le professeur Baumes, d'abord la faiblesse du sujet; ainsi, comme il l'a dit, les enfants étiolés, au teint pâle, aux muscles grêles et flasques, à la peau fine et blanche, y sont plus exposés que les autres. Le climat exerce aussi son influence, et on a remarqué la fréquence de cette maladie dans les pays méridionaux. Une tête volumineuse, le développement trop précoce de l'intelligence, l'époque de la première dentition, sont autant de causes prédisposantes qui expliquent leur apparition lorsque les autres circonstances manquent entièrement.

Les écrivains de tous les temps ayant remarqué que l'appareil digestif est celui qui a le plus de rapports avec le cerveau, il est facile de prévoir quelles sont les causes efficientes qui amènent le plus souvent les convulsions. M. Brachet, de Lyon, et Sablairolles, quoique d'un avis opposé par rapport à leur siége primitif, sont d'accord sur quelques-unes de leurs causes, et ils citent l'un et l'autre plusieurs observations remarquables dans lesquelles la simple ingestion d'aliments indigestes, une alimentation insuffisante ou peu proportionnée

à l'état des voies digestives, la présence d'un corps étranger dans le tube intestinal, les affections vermineuses, l'accumulation de matières saburrales, et enfin la rétention plus ou moins longue des matières fécales, et la distension gazeuse des intestins, ont souvent produit ces maladies, en faisant participer le cerveau à l'irritation qu'elles produisent quoiqu'elles agissent loin de lui.

Symptômes. — Ils varient selon que la maladie dépend des unes ou des autres causes que nous venons d'énumérer; comme elles peuvent se réduire à quatre principales, après l'énumération des symptômes généraux, j'établirai aussi quatre groupes de symptômes particuliers qui différeront entre eux, selon qu'ils appartiendront aux convulsions produites : 1° par la présence des vers dans le tube digestif; 2° à l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale; 3° aux matières fécales; 4° enfin, aux gaz contenus dans le tube intestinal. Cette division, que j'emprunte à Sablairolles, peut servir à jeter quelque jour sur la symptomatologie, et un diagnostic plus sûr, et par suite des indications plus efficaces, peuvent en être la conséquence; mais avant d'en venir à ces signes particuliers, il convient de dire un mot en passant des symptômes généraux qui accompagnent ou précèdent ordinairement toutes les convulsions de l'enfance.

Quelquefois la maladie débute d'une manière brusque, mais le plus souvent les yeux de l'enfant deviennent plus brillants, plus vifs et plus hagards; parfois ils demeurent ouverts et fixes, ou ne se ferment qu'à demi; la langue est tantôt nette, tantôt sale; les muscles de la face se contractent; les traits sont tiraillés d'un côté ou de l'autre; le larynx, resserré, gêne la respiration et amène quelquefois l'asphyxie. Il n'y a rien de constant dans ces mouvements convulsifs par rapport à leur marche, ni par rapport à leur durée; ils apparaissent tantôt sur une partie du corps, tantôt sur une autre; bornés quelquefois à un membre ou à un seul côté du tronc, ils peuvent aussi avoir leur siége aux régions sus-diaphragmatiques ou sous-diaphragmatiques, ce qui a fait distinguer les convulsions en partielles et en générales. Les sens et les facultés intellectuelles con-

servent ordinairement leur intégrité ; mais il ne faut pas conclure que ces facultés sont altérées toutes les fois que le malade gardera le silence, car il lui est impossible d'extériorer sa pensée et de manifester sa souffrance, parce que ses muscles n'obéissent plus à sa volonté (Brachet).

Passons maintenant à l'exposé rapide des principaux symptômes particuliers. Lorsque les convulsions sont dues à la présence des vers dans une partie du tube digestif, le malade éprouve, alors que l'estomac est vide, une douleur très-vive dans un des points de la région abdominale. Pendant et après les paroxismes, la face devient rouge, la tête est pesante, et un sommeil presque comateux succède à l'agitation du sujet; l'enfant porte fréquemment les mains au nez dont les narines sont le siége d'un prurit incommode; une diarrhée plus ou moins abondante se déclare, et les évacuations alvines contiennent ordinairement des glaires fétides et grisâtres. Brera, qui s'est occupé d'une manière toute spéciale des vers intestinaux, joint à ces symptômes observés chez les enfants, une sécrétion plus ou moins considérable de salive. Les urines sont abondantes et blanchâtres, l'haleine est fétide, et la langue est parsemée de petits points d'un rouge vif : ce signe est, dit-on, pathognomonique.

Dans les convulsions produites par une inflammation quelconque de la muqueuse, avec les caractères appartenant à toutes les inflammations, on remarque encore la tension et la température élevée du ventre. Les urines, au lieu d'être abondantes, sont, au contraire, dans ce cas, rares et même nulles pendant la durée de l'accès; la face est pâle ou peu colorée, le pouls est petit et fréquent, la pupille plus ou moins dilatée.

Enfin, dans les convulsions qui se développent sous l'influence des matières fécales ou des gaz contenus dans les intestins, on observe, principalement dans les premières, des nausées et des vomiturítions fréquentes; dans les secondes, le ventre est tympanisé, et on peut s'assurer de la présence des gaz par une percussion méthodique.

Tels sont les principaux symptômes qu'on trouve mentionnés dans les auteurs qui ont traité des affections qui nous occupent. Avant

d'en venir au diagnostic, qu'il me soit permis de citer un cas de convulsions dont j'ai été témoin l'année dernière, pendant les vacances, dans lequel une congestion cérébrale venait compliquer les autres symptômes.

Une petite fille de trois à quatre ans, jouissant d'une bonne santé, et remarquable par sa physionomie expressive, une tête volumineuse, et par une intelligence très-précoce, fut saisie le matin par des convulsions très-intenses, sans que la mère se fût aperçue, pendant la nuit, de l'indisposition de la jeune malade, dont le sommeil avait été cependant interrompu par de légères plaintes auxquelles on ne prit nullement garde. Le lendemain, quand je fus appelé, elle éprouvait des nausées et des vomissements de matières alimentaires; tout le côté droit du corps était le siége de mouvements convulsifs non interrompus; le globe de l'œil, tourné en haut, ne laissait apercevoir que le blanc; les membres étaient, alternativement et d'une manière brusque, allongés et fléchis; la respiration était inégale et suspirieuse; les mâchoires étaient fortement serrées l'une contre l'autre. Pendant que le côté droit présentait ces convulsions, tout le côté gauche était comme paralysé; dans cet état, l'enfant poussait de temps en temps des cris sourds et plaintifs. La voyant porter convulsivement ses mains à la tête, en dirigeant mon attention de ce coté-là, je ne tardai pas à m'apercevoir que la face se colorait de plus en plus, que le front était brûlant, que les artères temporales battaient avec force, et qu'en un mot une congestion avait lieu vers l'encéphale. Après avoir essayé inutilement de lui faire avaler un mélange d'eau de fleurs d'oranger et de quelques gouttes d'éther, quatre sangsues furent appliquées du côté paralysé, les mouvements convulsifs rendant plus difficile leur application de l'autre côté; et en même temps, un quart de lavement rendu légèrement purgatif par l'addition d'un peu de gros miel et de sel marin (muriate de soude) lui fut administré; des sinapismes furent appliqués aux pieds, et des compresees d'eau froide furent maintenues sur la tête. Bientôt la malade rendit, avec le lavement, des matières fécales et des vers; les convulsions se calmèrent, mais le côté qui en était le siége fut privé à son tour de mouvement

et de sentiment, et ce ne fut qu'après l'application d'un pareil nombre de sangsues sur les apophyses mastoïdes correspondantes, que la petite malade recouvra l'exercice de ses membres. Le lendemain, la pâleur et la faiblesse résultant de la perte du sang exceptées, il ne restait aucune trace de la maladie.

La disparition des symptômes, par des moyens si simples, me fait regarder, dans ce cas, les convulsions comme provenant de la présence des vers dans les organes digestifs; ce fut probablement l'application des sangsues qui arrêta les progrès de la congestion cérébrale qui aurait pu devenir funeste si on n'avait eu le temps de la prévenir. L'espèce d'éclampsie fréquente en Allemagne, que Stoll désigne sous le nom de convulsions internes des enfants, semble avoir quelque analogie avec l'affection dont je viens en peu de mots de tracer l'histoire.

Toutes les convulsions ne présentent pas ce caractère de bénignité, et ne cèdent pas aussi facilement aux moyens employés contre elles; il est des cas où la mort peut survenir rapidement; et c'est surtout à la suite d'ulcérations du tube digestif, ou de son inflammation très-violente, comme le prouvent deux observations de M. Eugène Delmas, consignées dans l'ouvrage de Sablairolles. Dans la première, c'est un jeune enfant qui mourut au milieu des convulsions, à la suite d'une dothinenthérie; dans la seconde, c'est une petite fille qui succomba aussi, malgré les secours qu'on lui administra, et qui ne présenta, à l'autopsie, que des ulcérations profondes dans les intestins, avec un ramollissement de la muqueuse qui tapisse l'estomac, sans qu'il fût possible de trouver dans le cerveau une trace de la moindre lésion.

Diagnostic. — Variable selon la cause qui produit les convulsions, c'est surtout sur les caractères particuliers que nous avons signalés qu'on devra le baser. Quant aux autres maladies avec lesquelles on pourrait les confondre, comme le tétanos et ses variétés, elles n'ont de commun que le siége : dans celles-ci la contraction est permanente; tandis que, dans les convulsions proprement dites, les mouvements sont alternatifs, il y a contraction, mais il y a de plus relâ-

chement. On ne les confondra pas non plus avec l'épilepsie et la danse de St-Guy. Cette dernière n'affectant ordinairement que la deuxième enfance, l'âge du sujet servira à la reconnaître. Il reste donc l'épilepsie : mais, chez elle encore, l'invasion brusque qui renverse aussitôt le malade, l'écume plus ou moins abondante qui sort de la bouche, et les autres signes qui lui sont particuliers, sont des caractères qui ne laissent pas à redouter la moindre méprise à cet égard.

Ce qu'il y a de plus embarrassant pour le médecin, c'est la difficulté qu'il éprouve lorsqu'il cherche à déterminer, d'une manière précise, le siége de la maladie : l'enfant ne pouvant lui donner aucun éclaircissement sur le lieu principal de sa souffrance, tous les indices sont muets, comme l'a dit M. Brachet, et alors il faut qu'il base son diagnostic sur l'attitude, les cris, les évacuations, et sur une foule d'autres signes de cette espèce. C'est dans ces cas surtout qu'il est bon de posséder à un haut degré ce qu'on appelle le tact médical, pour ne pas tomber dans une erreur funeste, soit qu'on agisse ou qu'on fasse de la médecine expectante.

Pronostic. — Malgré que Sauvages se plaise à regarder, à l'exemple du Père de la médecine, certaines convulsions comme favorables à certaines maladies, il ne faut pas cependant se dissimuler le danger qu'elles peuvent offrir quelquefois : les exemples d'enfants moissonnés d'une manière rapide par cette maladie sont trop fréquents pour qu'on ose se permettre une sécurité coupable à cet égard. Pour établir le pronostic d'une manière positive, il ne faut jamais s'en rapporter aux symptômes extérieurs : il vaut mieux étudier la nature, la durée et l'ensemble de la cause qui les a produits. C'est de cette manière qu'on pourra juger de la terminaison. En me renfermant dans les bornes que je me suis tracées, en ne m'attachant qu'aux convulsions qui ont leur siége dans l'appareil digestif, je crois pouvoir établir, d'après l'examen comparatif des divers cas rapportés dans les auteurs, que les convulsions qui ont pour cause la présence des vers sont moins redoutables, par rapport aux accidents funestes qu'elles développent, que celles qui dépendent des ulcérations profondes ou de l'inflam-

mation de la muqueuse gastro-intestinale; et que celles qui sont dues aux matières fécales ou aux gaz contenus dans les intestins sont les moins dangereuses. En terminant ce qui a rapport au pronostic des convulsions, avouons qu'il est très-difficile de le poser d'une manière générale : cela tient d'abord à ce que la maladie n'étant, le plus souvent, qu'un symptôme, il est impossible d'en déterminer la durée; et cela tient encore à ce que plusieurs complications peuvent venir l'aggraver.

Anatomie pathologique — Ce puissant moyen d'exploration pourrait bien nous fournir des données exactes sur cette maladie; mais il arrive que l'observateur, ayant le plus souvent une opinion à défendre, un système à faire prévaloir, fait quelquefois le sacrifice de la vérité pour arriver à son but; et alors, en interrogeant le cadavre, il ne découvre que les lésions qu'il veut bien y trouver, c'est-à-dire celles qui sont en harmonie avec ses idées préconçues. C'est ainsi que, pour prouver que les convulsions étaient toutes dues à l'altération physiologique du cerveau, M. Brachet, n'ayant vu, avec Morgagni, que l'inflammation des méninges, a conclu, en s'appuyant sur des faits nombreux, que les convulsions étaient dues presque toujours à l'altération pathologique du cerveau. Broussais, au contraire, a trouvé le foyer de toutes les maladies de l'enfance, et, par conséquent, des convulsions dans l'appareil digestif. Sablairolles, suivant les traces de Broussais, n'a jamais remarqué de lésions cérébrales; tandis qu'il a trouvé constamment les causes des désordres nerveux observés pendant la vie, dans le ramollissement et l'inflammation de la muqueuse qui tapisse l'estomac, dans des ulcérations plus ou moins profondes des intestins, et enfin dans la présence d'une quantité plus ou moins grande de vers dans ces organes.

D'après ce qui précède, on voit qu'il est bien difficile, à cause de la variété des résultats anatomo-pathologiques, de se faire une idée exacte des traces que laissent les convulsions après la mort de l'enfant qui en est atteint. Il serait à désirer qu'un observateur plus impartial, laissant de côté les résultats obtenus par ceux qui l'ont précédé, prît la peine de recueillir tous les faits tels qu'ils se présenteraient à lui pour en faire le rapprochement.

Traitement. — Les convulsions, considérées comme symptômes, ainsi que nous l'avons fait, n'ont pas, à proprement parler, de traitement spécial; c'est toujours aux quatre causes principales que nous leur avons assignées qu'il faut remonter : « *In curationem*, dit Boërrhaave, *prius pervestiganda en causa singularis, et locus primariò affectus, undè convulsio ortum habet, dein ocyus medicamenta applicanda illa, quibus acre leniri, impactum resolvi, contractum laxari possit, undè diluere, laxare, revellere, lenire, fere sanare solent convulsiones hasce; nec unquàm specioso antispasticorum titulo fides adhiberi debet.* » (*Aphor.* 713, *de cognos. et curand. morb.*)

Ainsi, d'après ces sages préceptes, détruire l'inflammation intestinale, combattre la présence des vers dans le tube digestif, expulser par des moyens appropriés les matières solides ou les gaz qui produisent les convulsions, telles seront les indications principales que présentera le cadre nosologique que nous nous sommes tracé. Mais il faut en même temps que le médecin porte son attention sur l'encéphale, pour prévenir les symptômes cérébraux, et les combattre par tous les moyens qui sont en son pouvoir : quand, pour cela, il fera usage des antispasmodiques, il conviendra de les donner à des doses très-minimes, parce que l'observation a démontré qu'ils tendent à augmenter la congestion cérébrale lorsqu'elle a lieu, et la provoquent dans le cas contraire. Les laxatifs, les purgatifs, ainsi que quelques révulsifs appliqués sur la muqueuse intestinale ou bien sur les extrémités inférieures, les saignées locales, les demi-bains, et enfin les anthelmintiques, ont produit de bons effets lorsqu'ils ont été prescrits à propos.

Telle est la médication générale que nous allons un peu développer en l'appliquant à chacun des cas que nous avons énumérés.

Lorsqu'il est reconnu que les convulsions sont dues à la présence des vers, tous les anthelmintiques, l'huile de noix unie au jus de citron, l'huile de ricin et les sirops vermifuges réussissent. On a employé aussi le mercure doux en poudre, l'infusion de valériane avec addition de camphre; par ces moyens, on peut parvenir à expulser les vers et opérer ainsi une guérison prompte. (Brera, mal. verm.)

Chalut, dans son essai sur les convulsions, dit avoir guéri en peu de jours un enfant de quatre ans qui présentait tous les symptômes de l'affection vermineuse, en prescrivant les moyens suivants : une potion avec six grains de camphre, demi-gros d'assa-fœtida dans quatre onces d'infusion de camomille, une limonade, des frictions camphrées sur le ventre, des lavements avec la camomille et l'éther, une potion huileuse avec l'acide citrique et quelques gouttes d'éther. Tous les symptômes disparurent après l'expulsion d'un paquet de vers lombrics.

Bricheteau employait avec succès les décoctions de fougère mâle, les lavements camphrés, les potions éthérées, l'oximel scillitique, les vésicatoires aux jambes et les sinapismes aux pieds.

Les évacuants, les laxatifs conviennent dans tous les cas où c'est un embarras gastrique ou des premières voies qui déterminent les accidents. Le professeur Baumes a réussi dans ces circonstances en donnant l'ipécacuanha, qu'il faisait précéder d'un lavement émollient et suivre d'un autre lavement avec un peu de muriate de soude dans de l'eau ; il administrait en dernier lieu un purgatif composé de dix grains de rhubarbe et d'une once de manne, dans le but d'achever de nettoyer les premières voies, puis des bains tièdes s'il en reconnaissait le besoin.

On préconise les frictions opiacées et camphrées, les embrocations émollientes sur le ventre, les bains généraux, les lavements, les sangsues derrière les oreilles, les sinapismes et une foule d'autres moyens antiphlogistiques, lorsqu'on a à traiter les convulsions produites par l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale. Sablairolles a vu un jeune enfant n'éprouver plus de convulsions après l'expulsion de matières glaireuses et de gaz pendant qu'on le tenait dans un bain tiède.

Capuron recommande les pédiluves tièdes, les laxatifs et les diurétiques pour tirer l'enfant de cette espèce d'assoupissement qui est, dit-il, un signe précurseur d'apoplexie ; il n'a recours aux antispasmodiques que lorsque les convulsions persévèrent, et prescrit les toniques et les amers toutes les fois que les phénomènes convulsifs sont

dus à la faiblesse excessive. Enfin, Monro et Tissot citent des succès à la suite de frictions mercurielles.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les médications employées contre cette maladie. Si on jette les yeux sur toutes les substances prises dans les trois règnes, qu'on a tour à tour préconisées et abandonnées, on serait tenté de croire que la thérapeutique aurait essayé contre elle toutes ses ressources. Des substances inertes ont eu aussi leur vogue, sans doute dans le but de contenter les malades et les assistants, comme l'a dit M. Brachet. C'est probablement pour remédier à cette diversité de remèdes et pour simplifier le traitement de cette maladie, que Fr. Hoffmann a conseillé l'usage abondant de l'eau.

C'est ici le lieu de dire un mot du traitement hygiénique qui convient le mieux à la première enfance. Le premier soin qu'on doit avoir, c'est de soustraire le nouveau-né à l'influence d'un air froid, et de l'accoutumer ensuite peu à peu aux divers changements de l'atmosphère, afin qu'il puisse, plus tard, les braver sans compromettre ses jours. Depuis long-temps on a reconnu l'avantage des bains, mais on est revenu de cette coutume, plus pernicieuse qu'utile, de les donner froids ; c'est avec raison qu'on leur a substitué les bains tièdes.

Tous les moyens propres à fortifier l'enfance, sans lui nuire, devront aussi occuper la première place; mais l'usage du vin et des autres liqueurs fortes et alcooliques devra être proscrit. Le régime et le choix des aliments constituent un point essentiel sur lequel le médecin hygiéniste devra encore porter son attention : trop souvent la tendresse aveugle des mères est funeste aux enfants; car, alors que le lait doit constituer leur seule nourriture, en leur donnant une alimentation que la faiblesse de l'organe digestif ne peut supporter, elles les exposent, le plus souvent, aux maladies que nous avons signalées.

Sans chercher à reproduire les préceptes généraux relatifs aux vêtements, à l'exercice du corps et de l'intelligence, au sommeil et à la veille; sans nous arrêter à l'énumération de tous les avantages de l'al-

laitement maternel, que tant de plumes savantes ont célébré, nous nous bornons à faire des vœux pour que les mères abandonnent d'anciens préjugés, apprennent enfin à faire elles-mêmes les applications hygiéniques les plus propres à la conservation et au développement de l'enfance.

Telles sont les données générales que j'avais à présenter sous le titre que j'ai choisi. De même qu'en consacrant la première partie de ma dissertation à l'étude de quelques points de la physiologie du nouveau-né, je n'ai pas eu la prétention de donner à un sujet déjà trop vaste par lui-même tout le développement dont il pouvait être susceptible, et qu'omettant à dessein tout ce qui a rapport aux fonctions nutritives, je me suis borné à porter mon attention sur les principaux organes de la vie de relation; également, dans la seconde partie, sans tenir compte des nombreuses maladies de la première enfance, je n'ai eu en vue que de signaler en passant, comme je l'ai fait, le petit nombre de celles qui, ayant leur siége dans les organes digestifs, agissent sympathiquement sur le cerveau, et provoquent ces symptômes cérébraux, ces troubles si fréquents connus sous le nom de convulsions.

En abordant l'étude de cette maladie ou plutôt de la série de symptômes qui la constituent, sans m'arrêter à passer en revue les diverses opinions admises sur sa nature et ses causes par les auteurs anciens qui, à l'exemple de Galien, interprétant mal Hippocrate, ont confondu les convulsions avec le tétanos; j'ai successivement examiné leurs causes, leurs symptômes, leur diagnostic, leur pronostic et leur traitement.

Si je n'ai pas fait mention de Sydenham, de Stoll et d'une foule d'auteurs qui sont venus après eux, c'est parce qu'ils n'ont laissé que des ouvrages incomplets sur cette matière. Armstrong, Underwood, Rosen, etc., n'ont pas sans doute mieux rempli le vide qui existait dans la science, puisqu'en 1805 le professeur Baumes disait encore: *qu'une bonne médecine enfantine était à créer*.

Quant aux chirurgiens accoucheurs qui se sont occupés des maladies de l'enfance, tels que Smellie, Levret, Gardien, Capuron, etc.,

la plupart n'ont parlé que des convulsions qui surviennent à la suite de la première dentition.

Pour trouver des traités spéciaux de cette maladie, il faut donc avoir recours aux ouvrages de Tissot, de Baumes, de Sablairolles et de M. Brachet : ceux-ci ont considéré la maladie sous tous les aspects qu'elle peut présenter; mais il est à regretter, comme nous l'avons déjà dit, qu'étant d'accord par rapport à quelques-unes des causes et à la plupart des symptômes de ces affections, ils aient quelquefois cependant mal interprété les résultats cadavériques, en prenant pour la cause ce qui souvent n'était peut-être que l'effet.

FIN.

FACULTÉ DE MEDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen. Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT, *Suppléant.* Physiologie.
DELILE, *Examinateur.* Botanique.
LALLEMAND. Clinique chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie.
DUBRUEIL, *Examinateur.* Anatomie.
DUGÈS, *Examinateur.* Path. chir., opérations et appareils.
DELMAS, *President.* Accouchements.
GOLFIN. Thérapeutique et Matière médicale.
RIBES. Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie médicale-générale et Toxicol.
RENÉ. Médecine légale.
N. . . . . Pathologie et Thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug.-Pyr. De CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET fils, *Examin.*
TOUCHY.
DELMAS fils.
VAILHÉ.
BOURQUENOD, *Suppl.*

MM. FAGES.
BATIGNE, *Examinat.*
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchemens, Clinique interne et externe.* (Examen prat.)

6e et dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*